CHRISTIAN LABORDE



AquaRium

Régine Deforges
éditeur

AQUARIUM

8°y²
106259

DU MÊME AUTEUR

Claude Nougaro, l'homme aux semelles de swing, Privat, 1984. Préface de Kenneth White. Percussions graphiques de Claude Nougaro. Grand Prix de littérature musicale de l'Académie Charles-Cros.

Congo. Poèmes gascons. Adaptation française de l'auteur. Encres de Bernard Manciet. Utovie, 1987.

Claude Nougaro, la voix royale, Hidalgo, 1989.

L'Os de Dionysos, roman, Régine Deforges, 1989.

838229

Christian LABORDE

AQUARIUM

Éditions Régine Deforges
9, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

DL-05071990-19110

© Éditions Régine Deforges, 1990
ISBN : 2-905538-54-6



A Bernard Manciet

Régine, Jean-Jacques,

*Les pages d'*Aquarium *ont été écrites dans le train d'Irun, sur la lande du Bouc, territoire de* L'Os de Dionysos, *à la brasserie Le Bibent à Toulouse, et à Pau, au Bar Tabac Journaux de la rue Carnot.*

J'ai souvent changé de table, de banquette, de fumée : Aquarium *est un livre buissonnier.*

Je suis dans Aquarium *comme j'étais dans* L'Os, *avec mon sac de larmes, mon sac de joies, et ma kalachnikov. Je regarde le sexe de la Femme, je défends Jean-Philippe Casabonne, mon père est mort, j'écoute Audiberti parler de Piaf, Miles Davis passe avec Bernard Hinault, Isabelle Patissier se colle au rocher, Bernard Lubat joue « Les Préludes flasques » de Claude Dubosq et, dans les*

ultimes pages, je tire à vue. Les corps s'empilent dans la fosse commune sonore. Un cocktail de swing et de sang. Je tire, Place des Vosges, d'une des fenêtres de l'appartement de Jean-Edern Hallier, le dernier lyrique. Quelques-uns des textes regroupés dans Aquarium, *sous le titre « Le shaker d'Artaban », ont été, en effet, publiés dans les colonnes de* L'Idiot international.

Aux pages inédites – avez-vous lu Father ? –, *à celles publiées dans la presse, viennent s'ajouter, comme vous me l'avez demandé, des pages anciennes, clandestines, introuvables, que vous me dites aimer tout particulièrement, et dont le titre figure dans* L'Os de Dionysos, *à la rubrique « Du même auteur ». Ainsi de* Lana song, *Parole pour un livre mort, publié par Max Pons, aux éditions de La Barbacane. Il faut que je vous parle de Max. Censuré, battu, la gueule en sang et couvert des crachats des juges, j'avais, durant l'été 87, trouvé refuge chez lui, dans le château de Bonaguil. Un château sublime, le* must *des pierres, le donjon de Laure d'Astarac. Un donjon dans lequel André Breton, « le Grand Indésirable », a parlé. Dans ce château – il y avait Max, Denise, le père de Max et Alain Sanchez –, j'ai enterré mon roman défenestré à Tarbes*

et Pau. Mes mots qui étaient de boue sont couchés dans la boue. Ronces, feuilles pourries, granit et requiem. Tout ça, maintenant, c'est dans Aquarium.

Aquarium, *c'est moi, c'est mon portrait, c'est mon costard de chair qui danse, c'est douze balles de mots dans la peau de Monsieur Descartes!*

Voilà!

Si vous voyez Mitterrand, dites-lui que Jean-Philippe Casabonne est toujours en prison en Espagne!

Je vous embrasse.

C. L.

Aquarium

Il était une fois un homme, né dans les plaines de Solasol, avec le soleil, et les maïs, et l'eau claire, plaines vertes et bleues, zigzags des routes, cailloux jaunes sur les chemins, herbes grasses, chaudes, villages de pêcheurs, de prothésistes et de vendeurs de bandonéons : Solasol.

Il vivait dans la vieille chapelle du bois brûlé, la chapelle au toit de brique et de mousses, celle des processions d'autrefois avec les cierges jusqu'à la fontaine du Tash, où les amoureux se cachaient pour se donner la main.

Il avait un pigeon qui n'avait qu'une patte, beaucoup de livres, une planche de surf, il ne s'était jamais marié, et l'on disait dans les bistrots de Solasol que cet homme aimait l'Amour.

Il n'avait pas de métier, non plus de carte

bleue et, chez le coiffeur, refusait de lire *The Economist*.

Il avait sept bagues, changeait de bague tous les jours, écoutait les disques de Dud Griffar et passait le plus clair de son temps à courir les chemins où le vent ne s'arrête jamais. Le vent, son haleine de seigle et de mica, ses mains sur la tempe des brumes, ses solos dans les briques. Le vent, lui seul. Et fuir, dans l'attente d'une rencontre.

Un jour, il venait d'entamer le pain – il y avait entre le bol et lui douze miettes –, la fenêtre s'ouvrit d'un seul coup, hurla, se tut. L'homme leva les yeux vers elle, un morceau de ciel entrait dans la chapelle.

– A table, carré de ouate bleue, dit l'homme, à table et bon appétit!

Puis l'homme se leva, mit sa veste avec le badge noir et sortit. La terre, frangine du vent qu'il aime, venait de lui faire signe.

Il avança droit devant lui à travers les bois, leurs ronces, leurs couteaux, les plages de feuilles, le sac à main des sauges, puis à droite. Là, les planches d'une palombière, avec l'échelle qui s'arrête au milieu du ciel, et le ciel qui passe entre les brumes jaunes. Le pare-chocs du vent sur le poitrail des chênes. Frondes, flippers, secousses, boules d'air. Une feuille s'écrasa contre le front de l'homme.

L'homme avançait toujours, laissant à gauche les orties du fossé et les escargots. La lumière était verte, lui léchait l'épaule et, tout à coup, la panne, la terre noire. Qui donc avait touché le disjoncteur des hêtres, qui, et de quel droit ? L'obscurité partout, comme la peau du lait, et deux points orange qui parvenaient à la percer. Ça clignotait, tchac, tchac, c'était parfait, tchac, tchac, l'homme se dirigea vers ces feux de détresse, cette rosette au revers du blazer des feuilles.

La berline, dans l'arbre, plantée comme un tomahawk. Le pare-brise avait volé en éclats, le volant en bois et les ailes laquées accrochaient à leurs bosses ce qu'il restait de lumière, les ultimes copeaux.

L'homme regarda à l'intérieur. Une femme dormait sur la banquette avant, elle était nue, la tête n'était pas visible, le tableau de bord était allumé.

L'homme ouvrit la portière avant, côté chauffeur, le silence de la berline était aussi grand que celui de la neige, un silence qui ne fait pas peur, un silence pour nager dedans, un plongeoir. L'homme prit doucement l'endormie dans ses bras. Elle était légère, parfumée, il l'assit sur la banquette, lui baisa les mains, son ventre était chaud comme une tuile, il y avait sur son buste des gouttes de

rosée. L'homme prit la femme sous les bras pour la mieux caler sur la banquette et boucler, sans la réveiller, la ceinture de sécurité. C'est alors qu'il remarqua sa tête d'aquarium. Deux poissons nageaient sans le voir, endormis, nageoires douces, écailles chaudes.

L'homme se releva, mit ses gants de peau et sortit de la poche revolver de sa veste un morceau de fil électrique. La gaine était noire. A chacune des extrémités, le cuivre luisait comme une paupière. La femme dormait toujours. Maintenant les deux petits poissons – l'un était bleu et l'autre fuchsia – étaient descendus au fond de l'aquarium. Dans la boîte à gants, il n'y avait pas de bâton de rouge.

A genoux entre la banquette et le tableau de bord, l'homme passa la main derrière l'auto radio, cherchant l'entrée de la prise « casque ». L'ayant trouvée, il fit pénétrer dans ladite prise le fil électrique gainé de noir, puis se releva. La femme dormait toujours, les mains jointes, la bouche entrouverte.

De nouveau, l'homme s'approcha de la femme. Il observa longuement la région du cou. Aucune frontière, aucune marque de collage ou de soudure à l'arc : on passait naturellement de la peau au verre.

L'homme retira ses gants, puis souleva délicatement le couvercle de l'aquarium : le fil électrique gainé de noir entra tout seul dans l'eau. Quand le fil eut achevé sa course, l'homme referma le couvercle, fit le tour de la berline, ouvrit la portière avant, côté passager, et prit place sur la banquette à quelques centimètres à peine de la femme. Il remit ses gants, alluma l'auto radio, la femme dormait toujours.

« Nos vies ne sont qu'un bout d'essai... » : l'homme reconnut tout de suite la voix et les mots de Dud Griffar qui chantait sa chanson pour la star du cinoche assassinée par un tube de somnifères. La voix, les mots de Dud plongeaient dans l'eau de l'aquarium et, naissant de leur plongeon, des dizaines de bulles multicolores s'agglutinaient autour de l'extrémité cuivrée du fil, avant de rejoindre la surface de l'eau. Les deux petits poissons – l'un était bleu et l'autre fuchsia – s'approchèrent à leur tour du fil électrique, avalèrent quelques bulles et vinrent se placer au centre de l'aquarium, immobiles, pareils à des yeux, ils étaient maquillés.

La femme se réveilla lentement, quelques larmes glissèrent le long de l'aquarium, et l'homme les essuya tout en caressant les joues de verre : sous ses doigts, des traces de fond